

## La question de la psychanalyse

- A – La différence entre le sujet et le moi
- B - Le moi système de défenses ?
- C - La question de la psychanalyse : celle du sujet.
- D - Le sujet et la vérité
- E – Symbolique, Réel, Imaginaire : la jointure.

13/3 & 3/4/93

### A – La différence entre le sujet et le moi : la division

p. 304 § 3

p. 186 § 5

**C'est toujours dans le rapport du moi du sujet au je de son discours, qu'il nous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.**

**Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le moi du sujet est identique à la présence qui vous parle.**

C'est cette non-identité du moi et du sujet qui autorise la mise en jeu du mouvement analytique dans le médium de la parole.

*Nous devons nous méfier d'un certain savoir imaginaire. Par contre l'ignorance n'est pas respectée par celui qui veut croire qu'il ne sait pas. Si c'est le moi qui est le je, nous nous mettons dans une position d'orgueil ou de toute puissance : « moi tout seul ». On imagine qu'il suffit que je sache : donc si je sais quoi de plus sûr que « moi ». À l'époque où Lacan écrit ce texte, on disait qu'il fallait faire passer au patient le moi fort de l'analyste. Il ne s'agit que d'un supposé savoir : c'est un leurre. La source de l'intelligence dans les mythes est toujours référée à la fuite et au mensonge. La fuite est la mise en jeu de l'intelligence : l'homme se méconnaît lui-même. Ce que nous ne connaissons pas mais que nous reconnaissons. Quelqu'un qui dit : « je sais qui je suis » est dans la méconnaissance.*

*Dans l'ordre de la vie, réduire le sujet humain au moi que l'on connaît, c'est faire du moi l'objet d'amour, ce qui est le comble du narcissisme : c'est de l'ordre du narcissisme primaire hallucinatoire. C'est ce qui est pris pour le réel : cette confusion réel et imaginaire produit la forclusion de l'ordre symbolique. Le réel de Lacan n'est pas un corps de viande mais n'est pensé que dans un rapport de parole.. Ce qui fonde le sujet parlant est réduit à un objet réel si on le réduit à un savoir sur lui. Le savoir absolu ne supporte pas l'interprétation (Hegel)*

Ce mouvement (analytique), Lacan l'appelle plus loin **la relation dialectique** dont l'analyste va favoriser le mouvement de navette dans lequel se donne à entendre la parole du sujet. C'est par la ponctuation du discours qu'un texte s'interprète. En ponctuant le discours (silence, interprétation, temps de la séance), ce que dit le moi, se laisse entendre ce qui parle, le sujet de la présence qui ne lui est pas identique.

*C'est ce qui fonde l'interprétation : "ça veut dire autre chose que ce que vous dites ; ce que vous dites c'est ce qui n'est pas dit dans le contenu du discours ». Pointer cette répétition permet une relation dialectique entre le sujet et le moi. Pointer ce que l'analysant parle et non le contenu de ce qu'il dit ou de ce que dit l'analyste.*

*Un mot revient quand on imagine moi-sujet : coller. C'est parce que nous parlons que nous sommes décollés de l'image. Souvent on induit les gens à faire l'inverse. C'est quelque chose de l'analyste qui joue à son insu. Parler c'est ce qui sépare le moi du sujet. Si les phobiques ont tant de mal à décrocher de leur peur c'est parce qu'ils ne parlent pas. C'est dans le mouvement de séparation que se donne à entendre ce qui parle du sujet dans l'homme.*

*La tendresse avec laquelle on écoute quelqu'un est interprétative car on lui permet de parler. C'est par la ponctuation du discours qu'un texte s'interprète... c'est ce qui fonde l'interprétation.*

Selon le petit Robert, la dialectique est un art du dialogue pour accéder à la vérité, « le processus de développement du concept par lequel ce qui est vient à être, puis à être dit et pensé ».

Ce qui se conçoit dans l'ordre de la parole impliquant l'autre pour qu'elle soit vraie s'élabore entre le sujet et le moi. Qu'elle soit vraie, signifie ici que le sujet y soit ouvert à l'Autre du désir et non rabattu sur l'objet d'une pulsion ou identifié à l'instance imaginaire du « moi » dans un besoin ou une envie.

S'il s'agissait de cette identification au Moi comme un certain courant analytique le prétendait au moment où Lacan écrit ces lignes, il n'y aurait pas de mouvement de l'analyse tel que il le découvre dans l'articulation du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

Il nous faut faire ici un petit détour pour percevoir la manière dont la lecture que font Lacan et Freud va travailler cette question du Moi qui se profile tantôt comme une émanation du ça, tantôt comme le représentant de la personne, tantôt comme un objet visé par le ça.

Si nous empruntons à Freud la signification du Moi le dictionnaire de psychanalyse nous dit :

(Le moi)...est une instance que Freud, dans sa seconde théorie de l'appareil psychique distingue du ça et du surmoi.

Du point de vue topique, le moi est dans une relation de dépendance tant à l'endroit des revendications du ça que des impératifs du surmoi et des exigences de la réalité. Bien qu'il se pose en médiateur, chargé des intérêts de la totalité de la personne, son autonomie n'est que toute relative.

Du point de vue dynamique, le moi représente éminemment dans le conflit névrotique le **pôle défensif** de la personnalité : il met en jeu une série de mécanismes de défense, ceux-ci étant motivés par la perception d'un affect déplaisant (signal d'angoisse).

Du point de vue économique, le moi apparaît comme un facteur de liaison des processus psychiques : mais dans les opérations défensives, les tentatives de liaison de l'énergie pulsionnelle sont contaminées par les caractères qui spécifient le processus primaire : elles prennent une allure compulsive, répétitive, déréelle.

La théorie psychanalytique cherche à rendre compte de la genèse du moi dans deux registres relativement hétérogènes, soit en y voyant un appareil adaptatif différencié à partir du ça au contact de la réalité extérieure, soit en le définissant comme le produit d'identifications aboutissant à la formation au sein de la personne d'un objet d'amour investi par le ça.

Par rapport à la première théorie de l'appareil psychique, le moi est plus vaste que le système préconscient- conscient en ce que ces opérations défensives sont en grande partie inconscientes .

Du point de vue historique, le concept topique du moi est l'aboutissement d'une notion constamment présente chez Freud dès les origines de sa pensée.

*S'il n'y a pas de parole à l'autre, nous ne pouvons que croire que nous sommes ce que nous pensons. Les histoires de besoins et d'envies sont manipulées en fonction de l'image*

*convoitée : être dans la vérité c'est faire ce que j'ai envie de faire. C'est avec l'envie que le moi va devenir objet de la pulsion. Freud en parle comme un objet halluciné.*

*Quand l'angoisse est provoquée par le déplaisir, ça veut dire que c'est le plaisir qui devient la vérité. Le plaisir est toujours lié à la sensation, à l'envie, à l'image. Si la vie est référée à la sensation que nous en avons dans le plaisir ou le déplaisir, nous ne pouvons que rejeter ce qui est de l'ordre de la sensation. Il y a une manière de faire parler la sensation comme originaire de ce que nous sommes.*

*On peut alors dire de l'interprétation que c'est mettre des mots sur le déplaisir même, parler du mensonge, de la transgression...L'interprétation vient mettre des mots sur la confusion, symboliser la confusion.*

*C'est l'exemple d'un homme dont la mère était prostituée de luxe : il en portait la honte et en même temps, de ce fait la jouissance.*

On peut aller travailler le concept de Moi dans Freud avec l'article du dictionnaire, mais on n'y trouvera pas celui de sujet. C'est à la résolution des ambiguïtés dont la genèse du moi est lourde que Lacan s'attache et que l'article du dictionnaire signale.

(Vocabulaire de la psychanalyse p. 252 § 1)

La conception que nous venons ici de rappeler, soulève, prise dans son ensemble, deux questions majeures : - d'une part, comment comprendre, la thèse sur laquelle elle repose, d'une différenciation du moi au sein d'une unité psychique dont le statut est mal précisé

- d'autre part, toute une série d'apports essentiels et proprement psychanalytiques à la notion de moi ne sont-ils pas difficiles à intégrer dans cette genèse quasi idéale de l'appareil psychique ?

C'est au cœur de ce travail que surgit la question du langage et de la parole. Le moi n'est pas tant un appareil qui viendrait se développer à partir du système perception-conscience qu'une formation interne trouvant son origine dans certaines perceptions privilégiées, qui proviennent non du monde extérieur en général, mais du monde interhumain. (Vocabulaire de psychanalyse p.253 §2).

C'est bien du langage qu'il s'agit ici.

## **B - Le moi, système de défenses ?**

p. 305 § 3

p. 188 § 1

**Mais comment le sujet d'une analyse axée sur le principe que toutes ses formations sont des systèmes de défense, pourrait-il être défendu contre la désorientation totale où ce principe laisse la dialectique de l'analyse ?**

N'est-ce pas l'endroit encombré par les représentations d'un moi, fort ou faible, conforme ou pas à ce qu'un autre imagine, l'endroit de la question du sujet parlant qui est ainsi pointé ? On peut en effet voir dans le moi une pure et simple résistance à la parole. Cette dernière apparaît comme dangereuse pour ce qui est à l'intime de l'intime pour la personnalité même.

*Dans certaines psychanalyses la parole est considérée comme dangereuse. Ce qui est à la place de l'Autre c'est le vide, le miroir en abîme. Il y a risque de suicide quand le trou est pris pour le réel.*

Les résistances manifestées par le patient sont décrites dans les *Études sur l'hystérie* comme venant du moi « qui prend plaisir à la défense ». Si tel procédé technique permet de tromper momentanément sa vigilance, « dans toutes les occasions vraiment sérieuses, il se reprend, retrouve ses buts et poursuit sa résistance ». Mais d'autre part, le moi est infiltré par le

« noyau pathogène » inconscient de sorte que la frontière entre les deux apparaît parfois comme purement conventionnelle. Bien plus, « c'est de cette infiltration même qu'émanerait la résistance ».

C'est bien dans un mouvement dialectique entre la conscience et l'inconscient qu'il convient d'inscrire la formation du moi. S'il n'était que le résultat d'un système de défenses, comment l'homme parlant pourrait-il surgir du mouvement dialectique de la parole qui suppose un sujet dans son rapport à l'autre et à l'Autre ? La désorientation totale dans laquelle tomberait l'analyse avec ce principe de formation de moi me semble être évoqué dans cette séance d'un homme intimement convaincu (fantasme) qu'en consentant à parler, il s'était fait avoir. Passer sa vie à s'en défendre va le conduire dans le moment où ce mur de Berlin va s'écrouler, à reconnaître à quel point il était identifié à un mur (du langage), à un moi défensif protégeant un espace de rêve qui, de n'être pas dialectisé – ou en dialogue –, si j'ose dire, avec la parole de l'Autre, qui touche au cœur, a le goût de la désolation et donne la sensation d'être déshérité de n'être pas nommé (dans la génération).

*Ne pas mentir aux enfants sinon ils vont prendre sur eux le mensonge. La promesse est qu'il y ait une parole, une vie qui ne peut ni se tromper ni me tromper ce qui fonde le désir. L'objet de la joie ce n'est rien, c'est l'esprit : ça va être symbolisé par un objet qui a à perdre sa fonction d'usage. Le réel ici c'est l'esprit et non la réalité de l'objet.*

## **C- La question de la psychanalyse : celle du sujet.**

*Il s'agit de la vérité du sujet et non du savoir.*

15/5/93

p. 307 § 6 – 308 § 1

p. 190 § 5 – 191 § 1

**...la question est posée : la psychanalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyste guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmatique où deux abîmes se frôlent sans se toucher jusqu'à épuisement de la gamme des régressions imaginaires, - à une sorte de bundling poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique.**

**En fait, cette illusion qui nous pousse à chercher la réalité du sujet, au-delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa réalité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons à l'avance, et c'est aussi bien par là qu'il est béant à notre intervention objectivante.**

Toute la question est donc de répondre de la parole dans le langage et non au-delà de lui. Répondre d'un au-delà dans la rencontre, c'est bien cela qui ouvre à l'illusion (anticipation imaginaire) prise pour une vérité dont le caractère propre serait de ne pas se donner, d'être irrecevable dans la chair. C'est bien cela qui fait du langage un mur et non une médiation.

Qu'il en soit ainsi, voilà qui témoigne d'un corps parlant, de l'espace et du temps (comme dirait Kant) où la vérité parle : le lieu d'un sujet.

C'est bien parce qu'elle se trouve dans le corps que la vérité s'y cherche. Par la recherche de la vérité dans le langage se constitue, se trouve ou s'invente le sujet de l'inconscient. La ponctuation que l'analyste donne à la cure, qu'il écoute dans le silence ou qu'il parle, autorise le chant insu de la parole du sujet à se laisser entendre. La vérité est en nous en tant qu'elle se cherche, non en tant qu'elle y serait comme un objet, sous la forme d'une représentation qui aurait à être conforme à un modèle. Il n'y a de vérité que

relativement au désir qui sous-tend cette recherche. Elle n'est pas l'exactitude du moi que nous imaginons (moi, je sais ce que je veux) : si elle l'était, elle ne serait ni vivante, ni dialectique (dialogale). Quand il arrive que la vérité du sujet soit prise pour l'exactitude du moi, le mouvement de la vie, le mouvement de l'analyse dont Lacan parle dans ces pages, s'arrête ou ne peut se mettre en route. Inhibition, fixation, sidération sont du côté de l'illusion, mais l'aveuglement dans répétition, ne permet pas de le voir. Au contraire, c'est le mouvement de la vérité qui déloge de l'image fixée (ou dorée), c'est la vérité de la vie et l'altérité qu'elle implique qu'elle implique qui va paraître illusion.

Avec la mise en perspective du sujet dans un rapport dialectique au moi, nous sortons de cette illusion objectivante – qui voudrait que la vérité du sujet soit objective.

## D - Le sujet et la vérité.

p. 308 § 4

p. 192 § 1

**Mais ce mystère s'éclaircit à l'envisager dans la phénoménologie du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes nous fourniront, s'ils ne sont pas les seuls, pour reconnaître dans cette forme de transfert<sup>1</sup> l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre-effet du mouvement analytique que nous comprendrons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine, - chacun trouvant à s'éclairer des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'excepte pas le troisième (l'ignorance) généralement omis pour sa proximité du sujet.**

L'amour s'éclaire de la haine et de l'ignorance : de l'ignorance de la haine. La haine s'éclaire de l'amour et de l'ignorance : de l'ignorance de l'amour. L'ignorance s'éclaire dans l'amour et de la haine, de la haine de l'amour ou de l'amour de la haine. C'est ce troisième terme de l'ignorance qu'il convient de ne pas omettre tant il est proche du sujet ignoré par le moi, objectivé en lui au point d'être le pôle insu du mouvement dialectique, le chef nécessaire à dialectiser les deux autres.

La vérité du sujet vivant, c'est ce qui fait dire, avec Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Chercher suppose ignorer ce qui est là dès l'origine et que l'on a perdu parce qu'on l'ignore, voire parce qu'on ne sait pas qu'on l'ignore ou qu'on veut l'ignorer.

Chercher c'est consentir à parler sans vouloir sauvegarder l'image du moi. C'est ne pas vouloir savoir pour être enseigné par ce qui se dit en nous quand on parle. Personne ne peut faire ça seul. Mais c'est à condition que celui avec lequel cela se fait n'imagine pas que c'est lui qui le fait – ce que j'appelle le témoin -, c'est à dire qu'il ne cesse d'abandonner la position objective du maître et de substituer à la maîtrise du savoir l'offrande d'une interprétation qui recevra sa pertinence de la parole libérée.

*Tout ce qui tourne autour du supposé savoir est un mystère : il implique que le temps de la cure doit être indéfini. Si l'analyste croit connaître la vérité de l'analysant, celui-ci est objectivé et donc aliéné par l'analyste.*

---

<sup>1</sup> Dans le transfert s'articulent le rapport du moi à l'analyste « supposé savoir » avec le rapport du moi au sujet insu, inconscient.

*Le chemin c'est que la vérité est trouvée dans l'acte de chercher : elle est constituée par le désir qui ne peut se penser en dehors d'un rapport à l'altérité. La recherche de la vérité est de l'ordre du désir alors que nous croyons qu'elle est de l'ordre du savoir ce qui est imaginaire. On n'est pas touché quand le désir a été rapté. Il n'y a pas de psychanalyse qui ne touche pas à cet endroit là.*

*Quand il y a des relations incestueuses majeures et ignorées l'amour et la haine sont complètement intriqués. Tant qu'on reste dans la non suspension, qu'on ne reconnaît pas l'ignorance on reste enfermé dans la haine et l'amour. L'amour y joue comme une compensation d'une haine et vice-versa. Il s'agit de repérer dans le discours ce jeu de fermeture. L'ignorance est à l'endroit du miroir. Il est nécessaire d'analyser la part de l'analysant dans cette dynamique qui est la part du mensonge inconscient.*

*Des êtres ne peuvent céder à l'amour que sous la forme de haïr. Il n'y a de haine que secondaires à l'amour alors que le seul souci de la haine est de dire qu'elle est originaire. Ça nous oblige à écouter sur le plan structural et à dire « ce n'est pas ce que vous pensez ». Des êtres passent leur vie à aimer contre la haine.*

*Le refoulement originaire c'est la parole originaire refoulée et non le mensonge : il faut sortir du commencement et être du côté de l'origine. Quand un effet de parole traverse l'ignorance, c'est la révélation, la vérité qui parle : c'est le moment où cesse la spécularisation de l'amour et de la haine.*

*Le commencement est toujours une fissure du rapport de la vérité et du mensonge, de la figure où il y a à discerner ce qui est de l'ordre de la vérité-parole et du mensonge. Nous spécularisons ce qui n'est pas spéculaire : vérité – mensonge, homme – femme, vie – mort. Là où c'est spécularisé, c'est la parole qui manque. Là où nous aimons ce par quoi nous nous défendons, ça prend valeur d'origine.*

*Demander met en question le oui et le non de la réponse : c'est prendre le risque qu'on nous dise « non ». Le moi tente toujours de récupérer pour lui l'interdiction, or il n'est pas question de s'interdire mais d'obéir à la loi parce que c'est interdit. La loi du langage est ordonnée à la révélation de ce qui parle. Dans l'analyse se révèle quelque chose de la non-naissance.*

## **E - Symbolique – Réel – Imaginaire : la jointure**

Symbolique, Réel, Imaginaire sont les trois registres élémentaires fondés dans la parole qui les articule, là même où elle s'articule.

p. 309 § 5

p. 192 § 5

**Car il est clair que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est à dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur le motif qui s'en suit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.**

**Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment : quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre lai son antienne. Qu'est-ce à dire ? Sinon que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.**

C'est cette mesure que l'analyste bat en imposant au discours une scansion qui fait écouter le silence, ce qui n'est pas dit, et non le bruit des mots, l'objectif.

Il s'agit bien de cette mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles dont Lacan nous parle à la page 307. La mesure de l'homme est celle de la parole et du désir sans lesquels ni l'Altérité (le rapport de l'autre et de l'Autre), ni le sujet (le rapport du moi au sujet) ne sauraient être pensé, ni être à la mesure de la vérité, dans la reconnaissance de ce qui s'engendre en l'homme de génération en génération depuis l'origine. C'est le refoulé, le caché, l'inconscient qui, demandant à être, fonde rationnellement l'ordre symbolique lui-même et qui fait que le non-être vient à être parce qu'il parle et que parlant, il prend corps, et que, prenant corps, il donne corps en donnant la parole ou, du moins, en ne la confisquant pas, en ne refusant pas qu'elle s'engendre dans son histoire.

Je ne résiste pas au plaisir de vous lire la fin d'une conférence de Lacan. Sans sortir tout à fait de l'ambiguïté qui consiste à confondre Origine et commencement, il écrit, dans une conférence intitulée : « Psychanalyse et cybernétique, ou la nature du langage » :

**Il faut nous émerveiller du paradoxe. L'homme n'est pas ici maître chez lui. Il y a quelque chose dans quoi il s'intègre et qui déjà règne par ses combinaisons. Le passage de l'homme de l'ordre de la nature à l'ordre de la culture suit les mêmes combinaisons mathématiques qui serviront à classer et expliquer. Claude Lévi-Strauss les appelle structures élémentaires de la parenté. Et pourtant les hommes primitifs ne sont pas supposés avoir été Pascal. L'homme est engagé par tout son être dans la procession des nombres, dans un primitif symbolisme qui se distingue des représentations imaginaires. C'est au milieu de cela que quelque chose de l'homme a à se faire reconnaître. Mais ce qui a à se faire reconnaître, nous enseigne Freud, n'est pas exprimé mais refoulé.**

**Ce qui dans une machine ne vient pas à temps tombe tout simplement et ne revendique rien. Chez l'homme, ce n'est pas la même chose, la scansion est vivante, et ce qui n'est pas venu à temps reste suspendu. C'est de cela qu'il s'agit dans le refoulement.**

**Sans doute, quelque chose qui n'est pas exprimé n'existe pas. Mais le refoulé est toujours là, qui insiste, et demande à être. Le rapport fondamental de l'homme à cet ordre symbolique est très précisément celui qui fonde l'ordre symbolique lui-même – le rapport du non-être à l'être.**

**Ce qui insiste pour être satisfait ne peut être satisfait que dans la reconnaissance. La fin du procès symbolique, c'est que le non-être vienne à être, qu'il soit parce qu'il a parlé.** (Lacan Le séminaire livre II « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse » p.354 § 2)

La rapport fondamental de l'homme à la parole est très précisément celui qui fonde la parole elle-même : le sujet dans un corps. C'est dans le corps, à la jointure du réel et de l'imaginaire que l'ordre symbolique de la parole ouvre l'histoire de l'homme dans l'univers à la question de l'Origine. C'est parce qu'il parle dans un corps qu'il témoigne d'une parole qui prend corps dans l'alliance originelle.

Denis Vasse, le 10 mars 1993.